

# Lè pào su lè clliotsi et le tsapés dâi monnâi

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **29 (1891)**

Heft 34

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-192476>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

derè onna meinta, et ào gros dâo tsaut-  
tein, se vo z'ai fauta d'âo frais po on  
malâdo, et que vo passéyi âo martsî po  
ein atsetâ, y'a dâi fennès que vo sacre-  
meintêront que lè dzenelhiès lè z'ont fé  
lo dzo dévânt, tandi que sont petêtrè  
dâo mâi dè Févra. Et lo mondo est plein  
dè clliâo dzeins que ne sont conteints  
què quand pâovont eimbégninâ et ein-  
dieusâ lè z'auto.

On gaillâ que fasâi lo liquoriste, mâ  
ion dè clliâo que rappondont et que vo  
font dou sêtâi dè gotta avoué onna  
breintâ dè cerisè, passâvè on dso tsi  
Janôt dè la peinta po lâi offri à veindrè  
dè sa ratatouille. Janôt savâi bin que  
po lo prix cé soi-disant quirche n'étâi  
que 'na crouïe bourtiâ; mâ sa concheince  
n'arâi pas éta tranquilla se n'avâi pas  
z'u dè la martsandi berboula à veindrè,  
et fe, ein vouâiteint sa fenna :

— On porrâi bin ein preindrè cauquiès  
litres ?

Sa fenna, qu'avâi bouna concheince,  
mâ que ne compregnâi rein âo comerce,  
lâi repond :

— Mâ n'èin ein onco prâo; y'a onco  
cilliâo duès reinstès dè botolhiès que sont  
su lo trabliâ dâo fond, dè cllia que n'èin  
z'u dè mon frèrè ?

— Oh bin vâi, fâ Janôt; mâ c'est dè la  
bouna !

#### Onna race dè tsins.

On pâyсан qu'avâi einviâ dè sè teni on  
tsin et que savâi que y'èin avâi à veindrè  
dein on veladzo vesin, dit à son valet  
d'èin allâ queri ion.

Lo valet, que n'avâi pas einveintâ la  
pudra, lâi va et revint avoué la bête.

— Mâ, lâi fâ son père, t'avé de d'atsetâ  
on tsin, et l'est 'na tsinna que te no  
s'amînè quie !

— Oh bin, repond lo valet, y'é portant  
choisi dâo mî que y'é pu; mâ parait que  
l'est 'na race dinsè, kâ sa mère étâi dza  
onna tsinna.

#### Yô est lo pliési.

Dâi z'amis, que bévessont quartetta  
per einsemblio, dévezavont de çosse et  
de cein et parlâvont dâi menadzo que  
vont bin et iô tsacon fâ tot cein que pâo.

— Tot parâi, fe ion dè clliâo compa-  
gnons, clliâo que font dâi z'avanço et  
qu'amassont oquiè, dussont avâi on  
rudo pliési.

— Câise-tè, taborniô, lâi repond on  
vilhio soiffeu, on vive-la-joie, que bé-  
vessâi on verro dè crâte à la trabliâ  
à coté, n'est pas clliâo qu'amassont dâo  
bin qu'ont dâo pliési; mâ l'est clliâo  
que lo rupont.

#### Lè pâo su lè clliotsi et le tsapés dâi monnâi.

— Sâ-tou, Dâvi, porquîè on met adé

dâi pâo su lè clliotsi dâi z'Eglisès, et na  
pas dâi dzenelhiès ?

— Oh na fâi na, Abran; et porquîè ?

— Eh bin, c'est que s'on lâi mettâi  
dâi dzenelhiès et que le vegnassont à  
fèrè dâi z'âo, s'éclaffêriont ein vegnient  
avau.

— Et tè, Abran, sâ-tou porquîè lè  
monnâi mettont dâi tsapé blian ?

— L'est à causa dè la farna.

— Ouai ! que na !

— Et porquîè, don ?

— Po sè couvri la téta.

#### UNE BELLE VUE

par JAKUES L'ESTOILE.

La mère et la fille minaadaient en atten-  
dant une entrée en matière quelconque;  
elles espéraient que sir James, entraîné par  
son émotion, allait leur adresser du moins  
quelques paroles banales, et Mme de Sainte-  
Pervenche n'avait besoin que d'un simple  
mot, pour se charger du reste; mais ce mot  
ne vint pas. — Le révérend aurait pu le  
dire, il ne le dit pas. Sir James ne se dé-  
partit pas de sa muette contemplation, et  
les deux dames, de guerre lasse, furent bien  
forcées de lever le siège.

Aussitôt sir James demanda les cigares  
et le thé; mais le révérend était déjà près de  
lui, le perforant de son œil interrogateur.

— « Eh bien ! lui dit-il d'une voix visible-  
ment anxieuse. Eh bien ! mon cher élève,  
cette fois l'avez-vous ressentie cette bien-  
heureuse émotion ?

— « Oh y es, répondit sir James, en se  
levant comme un automate, j'é croyé, mais...  
j'é étais pas sûr ! »

Cette réponse, si peu concluante qu'elle  
fût, charma le révérend, qui n'en avait pas  
entendu jusqu'alors d'aussi encourageante,  
et il s'empessa d'aller prévenir Mme de  
Sainte-Pervenche que les choses marchaient  
à souhait... Celle-ci, assez maussade de la  
froideur du jeune Anglais, ne semblait pas  
partager sa manière de voir; mais le pré-  
cepteur lui déclara que tel était le caractère  
de son élève, et que cette réponse lui pa-  
raissait non seulement favorable, mais con-  
cluante. — Il fallut se contenter d'une as-  
surance aussi flatteuse.

Dependant la mère et la fille, estimant que  
le révérend Harris-Steford manquait d'éner-  
gie et de résolution, se décidèrent à frapper  
le soir même un coup décisif. Le dîner se  
passa comme le précédent, avec cette diffé-  
rence que sir James ne demanda pas son  
journal et qu'il mangea plus encore qu'à  
l'ordinaire. Il se disposait sans doute à re-  
prendre son attitude contemplative de la  
veille; mais à peine le dessert eut-il été  
servi, que les dames de Sainte-Pervenche  
se levèrent, passèrent dans un petit salon  
qui joignait la salle à manger, et tout à coup  
une ritourelle brillante annonça que quel-  
qu'un s'appêtait à chanter. C'était la belle  
Palmyre qui, d'une voix vibrante, mais dé-  
pourvue de toute espèce de charme, atta-  
quait le grand air de l'*Africaine*.

L'effet de ce bruyant appel ne se fit pas  
attendre, sir James se leva gravement, s'ap-  
procha du salon en fumant un cigare, se  
planta entre les deux battants de la porte

et, considérant toujours avec le même  
calme la chanteuse, qui le voyait parfaite-  
ment dans la glace, mais affectait d'ignorer  
absolument sa présence, tout en prenant  
les poses les plus dramatiques, resta là  
tout le temps que dura le morceau, qui,  
chacun le sait, est fort long.

Dès que la dernière note fut lancée, et  
pendant que Palmyre et sa mère se dispo-  
saient à savourer les applaudissements et  
les félicitations des auditeurs, sir James,  
sans se préoccuper de personne, tourna le  
dos, et s'adressant au révérend Harris-  
Steford : « O yes, ce soir, lui dit-il, j'é étais  
bien sûr... J'é éprouvé toujours rien ! »

Le pauvre précepteur, atterré, passa de la  
rubiconderie qui illuminait toute sa per-  
sonne à un ahurissement complet. — Ils  
remontèrent dans leurs chambres, et le len-  
demain matin les dames de Sainte-Perven-  
che apprirent que sir James et le révérend  
avaient quitté l'hôtel de « la Luna » et fai-  
saient route vers Milan.

Les deux Anglais n'étaient pas loin de  
Venise, lorsque dans le salon du sleping-cars  
où ils dormaient tous les deux, entrèrent à  
la station de Carmigano une jeune Française  
accompagnée d'une dame qui pouvait être  
sa mère ou sa tante. Les deux voyageuses,  
aussitôt assises, ouvrirent leur élégant sac  
de voyage, en sortirent deux livres et se  
placèrent silencieusement près de la fenê-  
tre. Sir James venait de se réveiller, et en  
ouvrant les yeux, il aperçut dans la pénom-  
bre le profil de la jeune fille. — C'était, il est  
vrai, le galbe le plus pur, le plus idéal qu'ait  
jamais rêvé Phidias ou Praxitèle.

Sir James, qui connaissait par cœur tous  
les musées de la Grèce et de Rome, se sen-  
tit, malgré lui, subjugué par cette char-  
mante vision. Il tira de la poche de son  
pardessus son guide de conversation an-  
glais-français et, ce qui ne lui était jamais  
arrivé, fit un effort pour trouver une phrase  
qui lui permit d'entrer en conversation  
avec ses compagnes de route. — Dans cette  
louable pensée, qui eût fait épanouir d'espé-  
rance le révérend, s'il n'eût pas dormi, sir  
James s'approcha de la fenêtre, se plaça de-  
bout près de la plus âgée des deux dames  
et attendit... Les deux voyageuses, à n'en  
pas douter, appartenaient au meilleur  
monde, et celle qu'il approchait ainsi fit un  
léger mouvement pour reculer sa chaise...  
Sir James ne s'en formalisa pas, et comme,  
cette fois, il avait pris une ferme résolution,  
il se décida à parler. Alors, étendant la  
main vers la campagne, se redressant de  
toute sa hauteur et tenant son guide à la  
main :

« Oune belle iou ! » (1) dit-il d'une voix de  
stentor.

Les deux femmes levèrent vivement la  
tête, et la plus jeune, à l'aspect du jeune  
Anglais guindé et raide comme un if après  
avoir lancé sa phrase, sentit flotter sur son  
visage un certain chatouillement que con-  
naissent tous ceux qui ont ressenti les at-  
taques du fou rire. Elle était ravissante. —  
La plus âgée comprit tout de suite qu'elles  
avaient affaire à un Anglais et à un Anglais  
de bonne maison, négligeant sans doute la  
formalité de la présentation, sous prétexte

(1) Le *v* simple et la consonne *u* sont pour les Anglais  
deux des grandes difficultés de la prononciation française.